ber; mais la bravoure chrétienne était destinée à mêler de la gloire au souvenir de ses derniers jours. Le premier du mois de mai 1187, sept mille cavaliers musulmans qui s'étaient avancés dans la Galilée furent attaqués aux environs de Nazareth par cent trente guerriers, parmi lesquels on remarquait des chevaliers de l'Hôpital et du Temple. Aphdal, fils de Saladin, commandait la cavalerie musulmane. Les champions de la croix n'hésitèrent point à livrer un combat inégal. Les chroniques contemporaines, remplies du souvenir des exploits de cette journée, s'arrêtent surtout à nous décrire la mort glorieuse de Jacques de Maillé, maréchal du Temple. Cet indomptable défenseur du Christ, monté sur un cheval blanc, ne succomba qu'après d'incroyables merveilles d'armes. Les Sarrasins le prirent pour saint Georges, que les chrétiens croyaient voir descendre du ciel au milieu de leurs batailles. Dans ce combat, qui eut pour théâtre une aire qu'on retrouve aujourd'hui encore auprès du village d'El-Mahed, la troupe chrétienne périt tout entière, excepté le grand maître du Temple et deux de ses chevaliers.

Deux mois après, cette terre de Galilée devait voir s'accomplir de plus grands malheurs. Saladin s'était avancé vers Tibériade avec une armée de quatre-vingt mille hommes. Dans une assemblée tenue à Jérusalem, on arrêta que toutes les forces des chrétiens se réuniraient dans la plaine de Séphouri. L'armée de la croix se trouva composée de cinquante mille combattants; tout ce qui pouvait manier l'épée était accouru au rendez-vous; les forteresses du royaume étaient restées sans garnison, et dans les villes on ne trouvait que des femmes et des enfants. Bientôt on apprit que Saladin occupait Tibériade, et que les musulmans assiégeaient la citadelle, où s'était réfugiée la femme du comte de Tripoli. Un grand conseil fut assemblé pour savoir si l'on devait aller au secours de Tibériade. Après que tous les chefs eurent donné leur avis, le comte Raymond, le plus intéressé dans cette discussion, conseilla d'oublier en ce moment Tibériade, de rester à Séphouri, dans le voisinage des eaux, dans un lieu où les vivres ne manquaient pas; il fit observer qu'il y aurait fatale imprudence à entraîner une grande multitude d'hommes et de chevaux au milieu d'arides solitudes, où ils seraient dévorés par la soif, la faim et l'ardeur de la saison. Raymond disait qu'après la prise de Tibériade l'ennemi viendrait au-devant des chrétiens, et qu'il ferait une grande perte d'hommes en traversant le pays désert et brûlé qui s'étend entre Tibériade et Séphouri; il ajoutait que le peuple chrétien, ayant de l'eau et des vivres en abondance, combattrait avec plus d'avantage l'armée musulmane. Raymond se résignait à la perte de Tibériade, pour éviter la perte du royaume. L'avis du comte de Tripoli était prudent et sage. Le grand maître du Temple exprima des opinions contraires. La faiblesse de Guy de Lusignan perdit tout; l'ordre fut donné de marcher contre l'ennemi.

L'armée chrétienne sortit de son camp de Séphouri dans la matinée du 3 juillet. Le comte de Tripoli et sa troupe formaient l'avant-garde; l'arrière-garde était composée du roi de Jérusalem, des chevaliers du Temple et de l'Hôpital. La vraie croix, confiée à la garde d'une troupe d'élite, s'avançait au centre de l'armée. Les chrétiens arrivèrent à un village ou cazal appelé Marescalcia, situé à trois milles de Tibériade. C'est là qu'ils commencèrent à rencontrer les flèches des Sarrasins, la soif et la chaleur. Il fallait franchir des défilés étroits et des lieux escarpés pour arriver au lac de Galilée; le comte de Tripoli fit dire au roi de se hâter, et de traverser le village sans s'arrêter, afin de pouvoir atteindre les bords du lac. Lusignan répondit qu'il allait suivre le comte. Mais tout à coup les musulmans attaquent les derrières de l'armée; les templiers et les hospitaliers en sont ébranlés. Le roi, ne sachant que faire, se décide à planter son pavillon, et de sa bouche s'échappent ces paroles : Hélas! hélas! tout est fini pour nous; nous sommes tous morts, et le royaume est perdu! Les chrétiens passèrent là une effroyable nuit; l'ennemi avait mis le feu à la plaine couverte d'herbes sèches et de bruyères; la flamme et la fumée, des nuées de flèches, la faim et la soif tourmentaient les soldats de la croix.

Le lendemain, les chrétiens se disposèrent à franchir les hauteurs escarpées qui les séparaient du lac de Galilée; mais Saladin, sorti de Tibériade au point du jour, s'avançait pour combattre l'armée chrétienne. Déjà l'avant-garde du comte Raymond se dirigeait vers une colline que les Turcs avaient commencé à occuper. A l'approche des Sarrasins, l'infanterie chrétienne, s'étant formée en coin, courut pour gagner le sommet de la colline; elle se sépara ainsi de la troupe du roi, qui lui envoya vainement plusieurs messages pour l'engager à venir défendre le bois sacré de la vraie croix. Les chevaliers du Temple et de l'Hôpital et tous ceux de l'arrière-garde avaient d'abord soutenu vigoureusement tout le poids de l'attaque; mais, à la fin, accablés par la multitude toujours croissante des ennemis, ils avaient appelé le roi à leur secours; celui-ci n'avait trouvé rien de mieux à faire que de dresser ses tentes et de s'abandonner à la grâce de Dieu. Les troupes

commandées par Lusignan, par les hospitaliers et les templiers, s'étaient répandues confusément autour de l'étendard de la vraie croix. A la vue de ce désordre, le comte Raymond, saisi de désespoir, s'ouvrit un chemin à travers les rangs ennemis, et s'enfuit vers Tripoli avec son avant-garde. Les bataillons de Saladin se précipitèrent comme un violent orage sur le lieu où était le roi de Jérusalem; le bois de la vraie croix, qui tant de fois avait mené les guerriers latins à la victoire, tomba au pouvoir des ennemis de Jésus-Christ; le roi fut fait prisonnier; les templiers et les hospitaliers furent tués ou pris. Les principales scènes de cette terrible bataille s'étaient passées sur la colline d'Hitin, la même qui porte dans l'Évangile le nom de montagne des Béatitudes. Le champ du combat présentait partout les traces du carnage le plus horrible; un historien arabe, témoin oculaire, parle des suaves parfums qu'exhalaient pour lui les dépouilles de la mort, à travers les collines et les vallées. Les cordes des tentes musulmanes ne purent suffire à lier les prisonniers chrétiens. La multitude des captifs était si grande, que les Sarrasins victorieux ne trouvaient plus à les vendre, et qu'un chevalier chrétien fut donné pour une chaussure.

Guy de Lusignan et les principaux chefs de l'armée chrétienne tombés au pouvoir des infidèles furent reçus dans une tente dressée au milieu du camp de Saladin. Celui-ci traita le roi des Francs avec bonté, et lui fit servir une boisson rafraîchie dans la neige. Le roi, après avoir bu, ayant voulu présenter la coupe à Renaud de Châtillon, qui se trouvait auprès de lui, le sultan l'arrêta et lui dit : « Ce traître ne doit point boire en ma présence, car je ne veux point lui faire grâce. » S'adressant ensuite à Renaud, il lui reprocha la violation des traités, et le menaça de mort s'il n'embrassait la religion du Prophète, qu'il avait outragé. Renaud brava noblement les menaces de Saladin, et répondit comme il convenait à un guerrier chrétien; le sultan, furieux, frappa de son sabre le prisonnier désarmé; des soldats musulmans, au signal de leur maître, tranchèrent la tête au chevalier. C'est ainsi que Renaud de Châtillon mourut en martyr de la croix; son trépas fait oublier ce qu'il y eut de reprochable dans les belliqueuses aventures de sa vie. Le lendemain, Saladin, assis sur un trône, ordonna le massacre des chevaliers du Temple et de l'Hôpital, chargés de chaines; tous ces nobles guerriers reçurent avec une pieuse joie la palme du martyre. Le sultan fit grâce au grand maître des Templiers, sans doute parce que ses conseils imprudents avaient livré l'armée chrétienne aux coups des Sarrasins.

A la suite de cette victoire si funeste aux États latins, le sultan soumit tour à tour Ptolémaïs, Naplouse, Jéricho, Ramla, Césarée, Arsur, Jaffa, Bérythe. Sur le rivage de la mer, les seules villes de Tyr, de Tripoli et d'Ascalon restaient aux chrétiens. Cette dernière place, assiégée par Saladin, opposa une héroïque résistance; elle capitula



Prince, princesse et arbalétrier au xIIº siècle.

enfin à des conditions qui rachetaient le roi Guy de Lusignan, peu digne d'un tel sacrifice.

La ville de Jérusalem, dont la délivrance avait coûté tant d'exploits et de misères, allait retomber au pouvoir des musulmans. Saladin arriva sous les murs de la sainte cité; Jérusalem, remplie de chrétiens venus pour y chercher un abri, n'avait qu'un très petit nombre de guerriers pour la défendre. Les habitants, encouragés par le clergé, se préparaient à résister aux armes musulmanes; ils choisirent pour leur chef Baléan d'Ibélin, vieux guerrier qui s'était trouvé à la bataille de